

Chapitre VII

Auguste Maureton, le père de Batistin entra, et tout de suite une odeur de cendre froide lui prit la gorge. Le foyer était éteint depuis plusieurs mois et c'était la première fois qu'il remettait les pieds dans sa forge. Il regarda tous les outils si familiers, qui, comme lui, étaient devenus inutiles. Il ferma les yeux. Il entendait à nouveau le bruit du marteau frappant le fer sur l'enclume, celui des chevaux piaffant d'impatience, il ressentait l'odeur de la corne brûlée, tous les sons, les odeurs d'une forge vivante. Un sourire plissa ses lèvres et il poussa un profond soupir. Une partie de sa vie, ainsi que celle de son grand-père et de son père étaient là. Il revoyait leurs visages et celui de tous ceux qui étaient venus le solliciter pour faire ferrer leurs chevaux, ou bien pour différents travaux de forge. Il revivait ce qui avait fait sa joie et son bonheur durant toutes ces années.

Il rouvrit les yeux et la triste réalité lui serra le cœur. Tout était noir, triste, sans vie. Il ne supportait pas de ne plus être forgeron, tout cet univers lui manquait cruellement. Lui qui avait été son propre patron toute sa vie était obligé d'obéir à un contre-maître stupide, et ça, il n'y arrivait pas.

Il grimpa sur le foyer éteint de la forge, attacha

l'extrémité de la corde qu'il avait prise avec lui à l'anneau du gros soufflet, vérifia qu'elle était bien fixée, puis passa l'autre extrémité autour de son cou et serra le nœud. Il fit un pas dans le vide, il y eut un petit bruit sec : Auguste Maureton venait de rejoindre les fantômes qui hantaient ses nuits.

La journée de travail touchait à sa fin à la boulangerie, Batistin venait de terminer les pétries. Dans la petite cuisine, Mme Firollon faisait mijoter une ratatouille qui embaumait jusque dans le fournil.

- Petit, on va se régaler à midi, de plus elle nous a fait un sauté d'agneau pour aller avec.

- Ça c'est sûr, la patronne est une sacrée cuisinière. J'ai pris des kilos en deux ans.

- Rassure-toi, tu n'es pas le seul, moi rien que l'odeur me fait profiter.

Durant ces deux années, s'était forgée entre eux une relation particulière. Un mélange de respect et d'admiration de la part de Batistin et comme de l'amour paternel de la part de Mr Firollon.

Rompant la magie de cet instant, la sonnerie du téléphone retentit et Mme Firollon alla décrocher.

Quelques minutes après, elle arriva à l'entrée

Chapitre VII

du fournil, le visage décomposé.

- Honoré, viens me voir, il faut que je te parle.

- Qu'est-ce qui se passe ? Tu as l'air toute chose.

- Viens me voir que je te dis !

Son mari la suivit dans la cuisine et là, ils parlèrent à voix basse. Soudain un "Bonne Mère, ce n'est pas possible !" retentit jusque dans le fournil.

Batistin se demandait ce qui se passait et quelques secondes après, le patron l'appela.

- Petit, viens nous voir.

Dès qu'il entra dans la cuisine, il comprit que quelque chose de grave venait d'arriver. Mr et Mme Firollon avaient des larmes dans les yeux et le regardaient tristement.

- Batistin (c'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom), il est arrivé une grosse catastrophe : ton père vient de mourir.

Il sentit les larmes monter. Ses jambes tremblaient, il s'accrocha à une chaise.

- Que s'est-il passé, comment est-il mort ?

- Ton père s'est pendu dans la forge, il s'est brisé la nuque.

Il éclata en sanglots et Mme Firollon le prit dans ses bras. Elle qui n'avait jamais eu d'enfant, le consolait comme si c'était le sien.

- Pleure mon petit, pleure, ne t'inquiète pas je

Batistin

suis là, je serai toujours là.

Il s'abandonnait et vidait toutes les larmes de son corps.

Mr Firollon s'approcha de lui et posa ses mains sur ses épaules.

- Petit, il te faut aller chez toi, ta place est près de ta mère, viens je t'emmène.